

Quelques repères dans cette partition inouïe, mais auparavant quelques lignes pour résumer l'homme, comme Alma a pu le faire dans ses Mémoires : *« Il était le type parfait de l'égoцентриque. Il avait une volonté inflexible qu'il faisait triompher partout et toujours grâce à son irrésistible pouvoir de suggestion... Jamais, à aucun moment ne s'arrêtait le moteur géant qu'était l'esprit de Mahler. Il ne profitait de rien, ne se reposait jamais... l'orgueil que lui inspirait la conscience de son propre « moi » était tel, qu'il parlait même à ses amis comme on harangue une foule. Des tournures du genre : « Et moi je vous le dis à vous tous », alors qu'il ne s'adresse qu'à une seule personne, lui étaient habituelles. »*

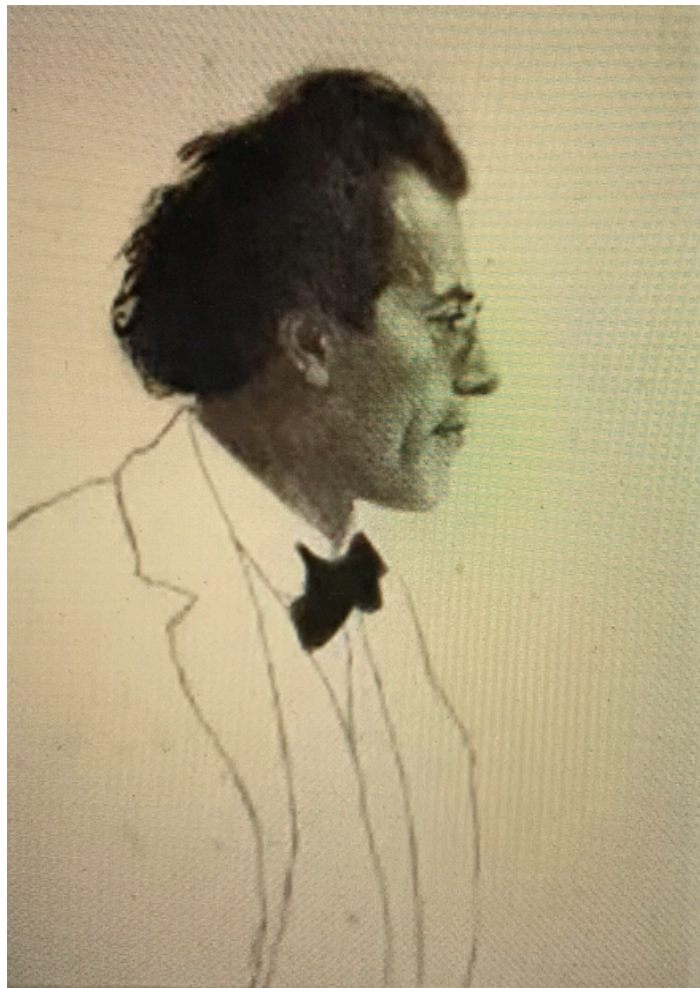


Alma Mahler au temps de la Neuvième

Avoir à l'esprit que, l'interprétation est une transfiguration plus qu'une « trahison » de la partition, laquelle, après tout, doit passer pendant l'exécution de l'inertie du papier imprimé à la vie du son qui fait sens. Et ici, peut-être plus qu'ailleurs, le sens humain, émotionnel, métaphysique même, de chaque signal musical en tant que trace abstraite. Sans oublier que Mahler n'a jamais entendu de son vivant cette symphonie !!!

Il faut au chef une fabuleuse vision dans le mouvement initial **I** qui est une véritable symphonie à lui tout seul (30 minutes environ). Tout doit y être, tous les états d'âme : le drame de la mort, la tendresse infinie, un souffle prodigieux, la vigueur et l'amour de la vie, la nostalgie de l'enfance. La prodigieuse unité de la partition doit être respectée, la révolte contrôlée, la passion traversée de douleur et d'effroi. La coda est toute sublimée de tendresse et d'affection. Cette unité sera évoquée en ces termes par un certain **Alban Berg** peu de temps après la création :

« Une fois encore, j'ai joué au piano la Neuvième de Mahler : le premier mouvement est ce qu'il a fait de plus extraordinaire. J'y vois l'expression d'un amour infini pour cette terre, le désir d'y vivre en paix, d'y jouir pleinement de la nature – avant que ne vienne la mort. Car elle vient irrésistiblement. Tout le mouvement est imprégné de ses signes avant-coureurs. Elle est partout, point culminant de tout rêve terrestre. Surtout, bien sûr, dans ce passage terrifiant où ce pressentiment devient certitude : en pleine joie de vivre, presque douloureuse d'ailleurs, la mort en personne est annoncée avec la plus grande violence. Une dernière fois, Mahler se tourne vers la terre – et non pas vers ses combats ou ses exploits sur lesquels il tire un trait – et tout entier et seulement vers la nature. Les trésors que la terre peut lui offrir, il veut en jouir aussi longtemps que possible. Loin de toutes les souffrances, il se fait son univers de l'air libre et transparent des montagnes du Semmering, il aspire cet air d'une pureté absolue, il l'aspire toujours plus profondément... Jusqu'à ce que ce cœur, l'un des plus beaux qui aient battu parmi les hommes, s'élargisse et ralentisse toujours plus et qu'il s'arrête de battre. »



Dans le **II**, on doit retrouver une atmosphère primesautière avec des effets comiques assez extraordinaires, toujours légers, mais sans jamais insister. Après le ländler “rustique“, danse caricaturale suggérant la futilité de l’agitation de la vie de tous les jours, la valse doit sembler se moquer, vouloir se rendre désuète. Il y aura un troisième tempo avec un ländler lent comme il faut, caressant et tendrement chantant. Dans le finale, tout se désagrège. Des échos de fête de village se répercutent.

Dans le **III**, **Rondo**, puis **Burleske** plus grinçants et moqueurs encore que le précédent. La virtuosité des instruments est soumise à rude épreuve tandis que l’écriture volontairement chaotique mène l’orchestre à la limite du fracas, de la brisure. Comme si le compositeur voulait faire un pied-de-nez à tous ceux qui ont pu l’insulter et l’humilier, le “casser“ toute sa vie durant. Mahler à propos de Messieurs les Supérieurs en l’occurrence les critiques : *« Comme une bête sauvage traquée par des chiens – mais, par bonheur je n’appartiens pas à ceux qui meurent en chemin – et ces horions que je dois maintenant subir de toutes parts n’ont que l’effet d’un massage. Je brosse mon habit quand on m’éclabousse avec de la boue. Rassembler toutes ses forces pour résister ! »* Mais il faut ramener la paix. L’adagio doit être annoncé avec une tendresse extrême. Rude tâche à la trompette. La catastrophe finale se présente dans une tension d’une intensité quasi insoutenable.

Dans le **IV**, ce fameux **adagio**, les tempos sont soutenus. Le chef doit exprimer ou tenter d’exprimer l’insondable. Tendresse ineffable, élans sublimes, tout doit être caressant, apaisé. Mahler porte son regard sur la mort qu’il sait être la conclusion de toute vie humaine. Mais un regard sûrement aussi sur sa relation avec Alma qui est à bout de souffle. Chaque note est suivie de son silence. Mais l’angoisse et une légère révolte se font jour. Puis à nouveau c’est la résignation, un peu dans le style : à quoi bon lutter. Enfin, dans le finale, après une légère hésitation, on pénètre de plain-pied au Paradis. Le discours musical se raréfie au milieu d’immenses accords tenus. Le calme et le repos, l’immensité de l’éternité sont atteints. Gustav Mahler a trouvé, semble-t-il, les réponses à toutes ses questions.

Sur cet ultime mouvement semble-t-il, laissons Kurt Weill, le compositeur de l'Opéra de Quat'sous, nous confier ces quelques mots : « On pourrait peut-être considérer la Huitième de Mahler comme l'apogée de la symphonie du XIXe siècle. A l'opposé, la Neuvième s'inscrit en profondeur dans notre temps. Elle anticipe la plupart des avancées musicales de ces dernières années. La miraculeuse conduite des lignes mélodiques les plus expressives, la combinaison des harmonies jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, l'usage presque chambriste de l'orchestre, la beauté jusque-là inouïe des timbres, l'audace formelle, tout cela constitue la base de la musique d'aujourd'hui... La beauté rayonnante du regard en arrière, le calme absolu, qui laisse même loin derrière lui la résignation, provoque en nous une secousse qui nous habite plusieurs jours. Les deux mouvements lents exhalent la paix d'un homme qui ne connaît plus le temps de la terre et dont l'éternité s'est déjà emparée. »

ORCHESTRE NATIONAL CAPITOLE TOULOUSE

LES GRANDS CONCERTS SYMPHONIQUES

JOSEPH SWENSEN
DIRECTION

Mahler
SYMPHONIE N°9

Ven. 6 mai 20h
HALLE AUX GRAINS

VENTE EN LIGNE SUR : WWW.ONCT.TOULOUSE.FR
05 61 63 13 13

Au cœur de
votre quotidien



LADÉPÊCHE

toulouse
métropole